

LA MISÉRICORDE, MÈRE DES AFFECTS DIVINS ET HUMAINS : UNE LECTURE THÉOLOGIQUE ET PHÉNOMÉNOLOGIQUE

JEAN REAIDY

ABSTRACT

Mercy, Mother of Divine and Human Affections: A Theological and Phenomenological Reading

Our study aims to open up a privileged space to further deepen the original phenomenon of mercy, condition of every being-with and of all effective intersubjective experience. That the human being is already structured by the compassion that constantly exposes him to the suffering of others, that he is capable of experiencing the other in the immediacy of a life that unites to oneself in God, behold an originary truth that no one can avert.

In spite of the inner tears that violently pierce the heart of our humanity, we are all invited to launch a lively call capable of reestablishing everything on a *culture of the heart* which exclusively can provide meaning to all forms of culture and of knowledge.

Keywords

Mercy; Divine fatherhood; Filiation; Compassion; Suffering community; Intersubjectivity

DOI: 10.14712/23363398.2026.17

*« Voici, mon fils, un commandement que je te donne :
que la miséricorde l'emporte toujours dans ta balance,
jusqu'au moment où tu sentiras en toi-même la grande miséricorde
que Dieu éprouve envers le monde »¹.*

¹ Isaac le Syrien, « Première série : Discours n° 81 », in *Discours ascétiques*, trad. Jacques Touraille (Paris : Éditions Desclée de Brouwer, 1981), 395.

La miséricorde n'est pas un phénomène comme tous les phénomènes ; elle est la manifestation d'un sentir originaire excessif qui tire son essence de l'intériorité de Dieu, et fait naître l'homme dans l'unité de l'affectivité divine. Loin d'être assimilée à un apparaître que nous pouvons approcher par un regard intentionnel extérieur à notre vivre, elle est une révélation intérieure qui s'affecte sentante d'elle-même hors toute possibilité de la viser conceptuellement. Son connaître est *le connaître d'un affect primordial* qui se connaît et se souffre lui-même comme sens dans la vie la plus immanente. Ne provenant pas d'une source humaine, la miséricorde jaillit dans le jaillir en soi de la source divine qui n'arrête pas de verser en chacun de nous sa vérité relationnelle dans son essence même. Nous ne pouvons donc connaître son sens radical que là où nous le souffrons *en* Dieu, dans l'immédiation d'une révélation qui s'effectue dans son Fond² le plus immanent. Disant cela, nous savons que seule une lecture théologique et phénoménologique⁵ qui tire sa substance de la source auto-affective divine et de son pouvoir de révélation propre est capable de percer, par son voir intérieur, le mystère enveloppant cette phénoménalité immanente primordiale qui ne se manifeste que dans un dire essentiel plus fort que tout dit.

Nous tâcherons, dans ce qui suit, de saisir par la force d'un vivre intérieur, le sentir miséricordieux qui nous plonge dans le fond invisible de Dieu et nous donne de nous saisir vivants dans ce fond et comme ce fond, et donne à la pensée phénoménologique vivante la

² Le Fond de la vie divine, c'est son *Grund* ou son *Abgrund*, la profondeur insondable de son intériorité auto-affective la plus abyssale.

⁵ Nous nous sommes basés, pour élaborer notre lecture phénoménologique du phénomène-limite de la miséricorde chrétienne, sur la phénoménologie de la vie de Michel Henry et sur la phénoménologie de la communauté telle qu'elle est développée par Emmanuel Housset dans son ouvrage *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*. Mentionnons tout d'abord que, pour Michel Henry, la communauté est « par essence affective et, du même coup, pulsionnelle » (Michel Henry, « Pour une phénoménologie de la communauté », in *Phénoménologie matérielle* (Paris : Presses universitaires de France, 1990), 175), et que l'épreuve de la miséricorde est nécessairement l'épreuve d'une communauté vivante dont la matérialité immanente et invisible est le souffrir avec ou le *pathos-avec*. Et pour comprendre de près le sens excessif de la miséricorde et de la pitié, nous avons trouvé nécessaire de nous référer à ce qui est affirmé par Emmanuel Housset dans son ouvrage *L'intelligence de la pitié* qui parle longuement de la dimension pathique et de la dimension christique de la pitié et de la miséricorde ainsi que de la communauté de souffrance faite de compassion et d'amour.

possibilité de « penser d'une façon nouvelle la communauté originelle de l'homme en donnant à comprendre l'amour comme étant sans condition et comme étant en lui-même une connaissance »⁴.

1. Dieu, « Père des miséricordes » (2 Co 1, 3)

Loin d'être réduite à un sentiment irrationnel ou à un affect confus, la miséricorde est la tonalité affective fondamentale qui révèle la vie absolue dans son fond relationnel invisible et dans sa phénoménalité la plus nue. Elle a la profondeur de l'affectivité de Dieu qui ne cesse de nous souffrir maternellement dans son fond auto-impressionnel⁵. Constituant l'étoffe invisible du vivre divin et de tout co-vivre qui s'effectue dans l'unité de sa vérité pathique⁶, la miséricorde chrétienne est ce qui révèle Dieu dans « sa sainteté et sa grandeur »⁷. Loin d'être une vérité qui s'impose rationnellement à nous, elle est une vérité qui *se donne relationnellement en nous*⁸, puisque toute la vérité du divin ne peut être éprouvée dans l'humain qu'au sein d'une dynamique relationnelle qui lie la passion de Dieu à la passion de l'homme selon une compassion originaire.

Dieu, nous enseignent les Écritures Saintes, est essentiellement « Père des miséricordes » (2 Co 1, 3)⁹. Son cœur est tissé de tendresse

⁴ Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 9–10. Parler, à ce niveau, du connaître de l'amour, c'est parler nécessairement de « l'intelligence du sentir qui est plus essentielle et plus originaire que tout calcul » (Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 135).

⁵ Compris dans son intériorité la plus immanente, le fond divin, nous dit Michel Henry, est ce qui s'étreint lui-même en chaque point de son être de telle sorte que, dans cette auto-étreinte, *il s'impressionne lui-même et ne cesse de s'auto-impressionner*. Et qui dit auto-impressionnalité, dit aussi auto-affectionnalité dont l'essence est « de se donner à sentir en elle-même, d'elle-même et par elle-même » (Michel Henry, *Incarnation. Une philosophie de la chair* (Paris : Éditions du Seuil, 2000), 73).

⁶ Le pâtir est en lui-même un subir, le « se subir soi-même » d'un sentir qui souffre son sens dans l'intériorité d'un vivre qui demeure inobjectivable.

⁷ Cf. Walter Kasper, *La Miséricorde : notion fondamentale de l'Évangile. Clé de la vie chrétienne* (Clermont-Ferrand : Éditions des Béatitudes, 2015), 59.

⁸ Dépassant infiniment tout concept forgé sur elle, la miséricorde est « une réalité concrète à travers laquelle Il (Dieu) révèle son amour comme celui d'un père et d'une mère qui se laissent émouvoir au plus profond d'eux-mêmes par leur fils. Il est juste de parler d'un amour “viscéral”. Il vient du cœur comme un sentiment profond, naturel, fait de tendresse et de compassion, d'indulgence et de pardon » (Pape François, *Le visage de la Miséricorde* (Montréal : Éditions Médiaspaul, 2016), § 6).

⁹ La Bible foisonne de passages et de versets qui parlent tout précisément de la miséricorde de Dieu. Pour saisir de près l'importance de cette vérité biblique fondamentale, il suffit de lire *Ex 34:6, Ne 9:17 ; 9:31 ; Dt 4:31, 2 Ch 30:9, Si 2:7 ; 2:18 ; 17:29 ; 18:5 ;*

et de clémence et ses entrailles (*rahamim*) sont source de bonté compatissante. Le terme hébreu *rahamim* (רחמים)¹⁰ désigne les entrailles maternelles. Il s'agit d'une « forme absolue plurielle » du mot *rehem* (רחם) « sein maternel », lieu vivant de toute naissance possible. C'est dans ce *rehem* divin que Dieu se sent lui-même et nous sent dans son sentir, et c'est dans ce même *rehem* que l'homme est capable de sentir sa vérité et la vérité de l'autre dans le souffrir divin. En recevant le contenu affectif de sa vérité du *rehem* divin, l'homme est capable de pâtir son rapport à l'autre dans les entrailles spirituelles de Dieu, dans ce Fond d'où jaillit la possibilité de tout rapport cousu d'une révélation co-pulsionnelle pratique. Enfanté déjà comme fils et frère dans les entrailles spirituelles de Dieu, l'homme reçoit le pouvoir de sentir l'autre dans ces mêmes entrailles¹¹.

18:11, Ps 25:10 ; 50 (51): 3-4 ; 78:38 ; 86:15 ; 103:8 ; 118:1, Lc 1:50 ; 6:36, Rm 12:1, Ep 2:4-5 ; 4:32, 1P 1:3, Jc 5:11, 2 Jn 1:3, Jd 1:21.

¹⁰ Pour célébrer la miséricordieuse tendresse de Dieu, « la Bible hébraïque disposait d'une gamme de termes dont chacun est lui-même riche de multiples harmoniques. [...] Le terme *rahamim* confère à la bienveillance un caractère de tendresse quasi charnelle. Le mot dérive de *rehem* qui désigne le sein maternel : 'Une femme oublie-t-elle son nourrisson, oublie-t-elle de montrer sa tendresse à l'enfant de sa chair. Même si celles-là oubliaient, moi je ne l'oublierai pas !' (Is 49, 15). 'Mes entrailles frémissent (pour Éphraïm). Oui, je l'aime, je l'aime' (Jr 31, 20). On pourrait traduire : 'Pour lui ma tendresse déborde', ou bien 'J'en ai pitié, oui grande pitié'. Car Dieu est Père, l'explication est là : 'Éphraïm est-il donc pour moi un fils si cher, un enfant qui fait mes délices ? (Jr 31, 20)' » (François-Xavier Durrwell, *Le Père. Dieu en son mystère* (Paris : Éditions du Cerf, Coll. Théologies, 1999), 172). Ce même mot est traduit en latin par *Misericordia* qui vient de *miseria* (misère) et *cor* (cœur) : être sensible, au niveau du cœur, siège de toutes les affections les plus radicales en l'homme intérieur, à la souffrance de l'autre et à sa misère. Cette vérité qui supporte en elle une révélation excessive, parce qu'intérieure, Saint Augustin l'a définie ainsi : « Qu'est-ce que la miséricorde ? Ce n'est rien d'autre que quelque partie du cœur qui se contracte du fait de la misère. C'est à propos d'une douleur ressentie devant un misérable qu'on parle de miséricorde ; là retentissent l'un et l'autre : la misère et le cœur. Lors donc que la misère d'autrui touche et frappe ton cœur, on parle de miséricorde » (Saint Augustin, « Sermon Morin », no 6, trad. Luc Brésard, in A.-G. Hamman, éd., *Cyprien, Augustin. Partage avec le pauvre* (Paris : Éditions Migne, Coll. Les Pères dans la foi, no 72, 1998), 150).

¹¹ L'Apôtre Paul s'exprime, dans son Épître aux Philippiens 1, 8, sur le sentir tendre qu'il éprouve envers tous ceux qu'il aime dans les entrailles maternelles du Christ en ces mots : « C'est avec tendresse que je vous aime tous dans *les entrailles* de Jésus-Christ ». Et dans Galates 4, 19, il déclare : « Mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous ». Ajoutons à tout cela que ce même Apôtre, en évoquant son rôle de père spirituel combinant les aspects de l'amour paternel et maternel auprès des Thessaloniens, se compare à une nourrice qui allaite ses enfants avec douceur dans sa Première Épître aux Thessaloniens chapitre 2, verset 7 : « Mais nous avons été pleins de douceur au milieu de vous. De même qu'une nourrice prend un tendre soin de ses enfants ».

En se rapportant à nous comme un père qui nous supporte maternellement, Dieu nous sent et nous souffre dans le lieu immanent où il nous engendre dans son vivre paternel. Il nous donne, en nous engendrant en lui, de vivre dans son sentir et d'être liés à nous-mêmes et à tout autre dans son affect miséricordieux. Et comme sa paternité ne s'effectue que dans l'agir miséricordieux, nous ne pouvons pas être ses fils et ses filles sans agir dans son pathos miséricordieux. Le tout nous est donné dans l'intériorité miséricordieuse et compatissante d'un Père¹² qui fonde notre être filial au cœur de notre naissance communautaire dans sa tendresse incommensurable et dans son amour infini.

Cette vérité paternelle fondatrice, nous l'avons contemplée sur le visage du vrai Fils Jésus-Christ qui nous a manifesté la miséricorde du Père dans son pâtir, son dire et son agir. Le Pape François nous enseigne en ce sens : « Jésus-Christ est le visage de la miséricorde du Père. [...] À travers sa parole, ses gestes, et toute sa personne, Jésus de Nazareth révèle la miséricorde de Dieu »¹³. Souffrant sa vérité filiale dans le co-pâtir de son Père, le « Christ, nous dit Søren Kierkegaard, est une *compassion* qui traverse la vie dans la pauvreté, les mains vides, elle ne possède ni or, ni argent, mais un unique trésor terrestre, un linge précieux qui sert à essuyer les larmes ; Elle ne possède qu'une richesse – les larmes »¹⁴.

Dans les évangiles, nous lisons que Jésus est « ému de compassion » pour les gens ou pour la foule ; le mot employé en grec (σπλαγχνίζομαι) signifie qu'il est tout remué au dedans, que ses entrailles de mère sont touchées. Quant à son agir pour l'homme, il est l'effectuation immédiate de ce qu'il éprouve dans son pâtir-avec. Le terme (σπλαγχνίζομαι), utilisé dans douze versets évangéliques, manifeste avec force le sentir miséricordieux du Père s'effectuant, dans l'unité, dans le sentir immanent de son Fils incarné Jésus-Christ.

¹² « La compassion humaine présuppose, écrit Emmanuel Housset, la miséricorde du Père qui me désarme le cœur et me révèle ma propre non-subsistance. La conscience que la pitié de Dieu me précède est ce qui me rend capable d'écouter chaque être comme enfant du Père. Ainsi, le plus précieux de notre être, à savoir la disposition à entendre l'appel d'autrui, ne peut être gardé que par le Père de miséricorde. Lui seul, en souffrance avec nous, fait que la souffrance d'autrui peut être reçue sans être abolie par sa réduction à l'un des aspects du sujet absolu » (Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 156).

¹³ Pape François, *Le visage de la Miséricorde*, § 1.

¹⁴ Søren Kierkegaard, *Œuvres complètes*, t. I, trad. par Paul-Henri Tisseau et Else-Marie Jacquet-Tisseau (Paris : Éditions de l'Orante, 1990), 148.

C'est dans le Christ Jésus et dans l'Esprit Saint que nous sommes enfantés fils et filles de la miséricorde paternelle, et que nous pouvons éprouver la miséricorde du Père pour chacun. Naître fils et filles dans la paternité miséricordieuse de Dieu, c'est naître nécessairement dans le Christ et dans l'Esprit Saint qui n'arrête pas de tisser et de souffrir en nous notre vérité miséricordieuse. « L'Esprit, souligne avec force Durrwell, est communion, il n'abolit pas mais réalise l'être-avec, la com-passion avec l'humanité. La béatitude pascalle est communion, elle consacre la compassion, elle l'intègre dans son bonheur. Il en est de même du Père : sa compassion universelle fait partie de son éternel bonheur d'aimer »¹⁵.

2. L'homme, fils de la Miséricorde

Si l'homme peut être appelé fils de la Miséricorde¹⁶, c'est parce qu'il est le fruit d'une naissance pathique qui s'effectue originellement dans la miséricorde divine. Donné à lui-même dans une naissance invisible et immanente, l'homme reçoit ce qu'il est dans son vivre, son pâtir, son connaître et son agir dans le fond miséricordieux qui l'enfante. Il ne vit comme fils que dans la mesure où il s'affecte vivant dans le vivre divin et dans son sentir intérieur le plus radical.

Avant que l'homme ne puisse s'affirmer lui-même par lui-même comme un ego absolu qui se constitue lui-même en se rapportant intentionnellement et rationnellement à lui-même, il est précédé par l'infini de la Miséricorde¹⁷ qui le révèle à lui-même en Dieu. « Antérieurement à l'identité issue de ses actes libres, l'individu peut découvrir en lui une ipséité par grâce liée à l'infini de la miséricorde en lui. [...] Cet infini de la miséricorde en nous marque que cette miséricorde ne vient pas de nous, mais que c'est Dieu qui l'initie en nous. En cela, sans que je puisse me prendre pour Dieu, c'est Dieu qui en

¹⁵ François-Xavier Durrwell, *Le Père. Dieu en son mystère*, 170.

¹⁶ Fait à l'image de la miséricorde et de la tendresse divines, l'homme est fils de cette miséricorde et ne peut se sentir et se connaître lui-même hors de cette miséricorde.

¹⁷ C'est précisément grâce à la révélation qu'il reçoit comme don de Dieu et de sa Miséricorde que l'homme peut comprendre « que ce qui lui est le plus propre est de pouvoir se tourner vers cet inappropriable qui lui est encore plus propre que lui-même. En s'ouvrant ainsi à Dieu, l'homme s'ouvre au prochain puisqu'il apprend à s'approcher de l'autre comme image insaisissable de Dieu » (Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 154).

moi prend pitié »¹⁸. Cette expérience de la passibilité que l'homme fait en se recevant lui-même dans l'infini de la miséricorde est une expérience fondamentale puisqu'elle montre que l'homme, au lieu d'être la source de ce qu'il reçoit en lui-même, est supporté intérieurement dans la source divine, racine de toute vérité relationnelle intropathique. Son sentir comme son agir miséricordieux ne découlent pas de son pouvoir affectif égoïque propre¹⁹, mais du pouvoir que creusent en lui le sentir et l'agir divins. Donné à lui-même dans l'immédiation du rapport pathique enfanté en Dieu, le Soi humain ne cesse pas de recevoir sa vérité auto-affectionnelle dans l'auto-affection paternelle divine. En se recevant lui-même dans l'auto-donation de la Vie, il se trouve constamment auto-affecté, sans qu'il soit lui-même la source d'une telle auto-affection. Dans son ouvrage intitulé *C'est Moi la Vérité*, Michel Henry écrit sur ce point : « *Le Soi ne s'auto-affecte que pour autant que s'auto-affecte en lui la Vie absolue. C'est elle, dans son auto-donation, qui le donne à lui-même. C'est elle, dans son auto-révélation, qui le révèle à lui-même. C'est elle, dans son étreinte pathétique, qui lui donne de s'étreindre pathétiquement et d'être un Soi* »²⁰.

Recevant son être miséricordieux dans l'être miséricordieux du Père céleste, l'homme est fondamentalement passible au vivre divin qui révèle en lui ce qu'il a à être dans sa vérité intérieure. Le tout lui est donné dans l'unité du sentir paternel divin, source de tout affect vivant possible. Fils du Père dans le Fils unique Jésus et dans l'Esprit Saint, il est enfanté dans le Rapport qu'est Dieu lui-même et frère d'une communauté de fils qui souffrent leur être-ensemble dans le pathos divin.

3. L'épreuve communautaire de la miséricorde

Avant que je me rapporte à l'autre compris comme membre d'une société réglée par des lois morales de type rationnel et universel, je

¹⁸ Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 174.

¹⁹ En ne donnant à l'homme que de vivre son rapport à l'autre dans la grande passibilité, la miséricorde « est ce qui arrache l'ego à l'abri de sa transcendance pour le rendre à sa tâche de répondre de la totalité du monde, non pour le porter seul, mais pour transmettre une force qui lui a été donnée. En consentant à cette blessure d'amour, le sujet laisse autrui s'individuer devant lui ; il le reçoit dans son unicité insubstituable de personne » (Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 175).

²⁰ Michel Henry, *C'est Moi la Vérité* (Paris : Éditions du Seuil, 1996), 136 ; souligné par l'auteur.

le sens déjà comme *membre d'une chair communautaire souffrante* et comme *frère* qui m'est donné immédiatement dans l'unique Vie absolue. « Avant de reconnaître autrui comme mon semblable en tant qu'animal rationnel, je suis proche de lui dans une commune exposition à la misère »²¹ et ce, parce que nous appartenons tous deux à une communauté de souffrance irréductible à une Totalité abstraite capable d'absorber par son pouvoir impersonnel la singularité de chaque corps souffrant en le réduisant à presque rien. « Dans la miséricorde, autrui ne se donne pas à moi comme un *alter ego*, mais comme un être qui, comme moi, peut souffrir, et cette égalité devant la souffrance n'abolit pas la distance entre les sujets puisque cette proximité non réflexive est une coexistence originare qui permet de devenir soi »²².

Avant que je me rapporte rationnellement et intentionnellement à autrui, il m'est déjà donné dans l'immédiation d'un rapport pathique que je souffre avec lui dans la Vie et dans son Fond miséricordieux. De là vient que *toute représentation de l'autre par ma conscience intentionnelle et éveillée est nécessairement précédée par sa connaissance immédiate que je souffre, là où la Vie absolue me donne d'être souffrir dans son auto-souffrir hors toute médiation extérieure*.

Avant de réduire l'autre à un objet de connaissance en constituant son sens par ma conscience subjective, il m'affecte immédiatement dans l'unité de mon vivre qui se subit lui-même dans le pathos divin. Il s'agit là d'une immédiation pathique qui précède de loin toute perception d'autrui par voie analogique appréésentative²⁵. Rencontrer l'autre

²¹ Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 107.

²² Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 108.

²⁵ Toute constitution transcendante de l'expérience de l'autre est liée, nous dit Edmund Husserl dans la cinquième des *Méditations cartésiennes*, au fait de se rapporter *intentionnellement* à autrui par appréésentation analogique et par présentation imageante. L'autre n'est saisi, selon le père de la phénoménologie, qu'à partir de sa transposition en image dans ma conscience d'image qui le fait être cet *alter ego* pour moi. Cet autre tel que Husserl le comprend, commente Michel Henry, « n'est plus en moi cette blessure que je suis ou l'ivresse d'une modification réelle de ma vie transcendante elle-même, il n'est précisément qu'une irréalité, le corrélat d'une visée intentionnelle » (Michel Henry, « Pathos-avec », in *Phénoménologie matérielle* (Paris : Presses universitaires de France, 1990), 156). Compris au sein d'une phénoménologie radicale de la vie, l'autre ne peut pas être réduit, nous dit Henry, à un autre *moi-même*, mais il est la révélation saturée d'un Soi singulier s'éprouvant lui-même dans une chair vivante indéchirable incapable de se distancier elle-même d'elle-même. Autrui ne nous est donné que dans l'immédiation d'un rapport pathique qui se fait dans la vie. Il ne peut être connu que d'une manière immédiate, invisible et immanente. Cela dit, il y a une impossibilité de parler d'une connaissance réflexive d'autrui qui s'opère grâce à un raisonnement analogique, mais d'une connaissance originare

dans la proximité immédiate d'un co-souffrir pré-originaire, c'est le rencontrer comme *prochain*²⁴ au cœur d'une communauté²⁵ de souffrance primordiale.

Nous ne venons donc en nous-mêmes que dans le corps invisible et immanent d'une communauté intropathique faite de compassion²⁶ et de sympathie. Et plus nous sommes enracinés dans cette communauté, plus nous sommes *un* dans son souffrir le plus profond. Le tout jaillit de cette compassion originaire qui structure radicalement notre être relationnel et fait que nous sommes capables de recevoir singulièrement le mystère de l'autre dans l'immédiation d'une vérité qui nous fonde déjà.

Affecté singulièrement par la même misère éprouvée par autrui, je suis *un* avec lui dans le même sentir miséricordieux. En l'étreignant dans mon souffrir singulier et en m'étreignant dans son souffrir singulier, je suis *ma* vérité pour lui et il est *sa* vérité pour moi. Je ne fais donc que vivre avec lui notre enracinement dans la « communion dans laquelle l'être nu, dans sa misère, reçoit l'autre en sa misère. Or, si

d'autrui. Loin d'être saisi à partir d'une transposition apperceptive, autrui demeure non-perceptible au cœur de son auto-épreuve intérieure. Avant que je le pense ou que je l'approprie idéologiquement, il est déjà rapport à moi dans la vie. Dans ses analyses tardives portant sur l'expérience de l'autre et figurant surtout dans *C'est Moi la Vérité* et *Incarnation*, Michel Henry se réfère à la conception chrétienne de la communauté qui sert, à ses yeux, de soubassement nécessaire pour toute radicalisation de la phénoménologie de la communauté. Selon lui, tous ceux qui viennent singulièrement à eux-mêmes dans la vie sont déjà donnés relationnellement à eux-mêmes au sein d'une communauté invisible et immanente, lieu d'un co-naître incessant dans la vie de Dieu. Nous ne sommes donc que *des fils et des filles* qui éprouvent la relation dans le lieu de leur naissance en Dieu. Cela dit, je ne peux connaître l'autre que là où il se reçoit lui-même en Dieu et là où notre rencontre se situe nécessairement au cœur de notre co-engendrement filial dans le fond immanent d'une unique Source.

²⁴ « Qui est mon prochain ? » (Lc 10, 29) Il n'est sûrement pas un autre *moi-même*, mais celui que Dieu engendre avec moi dans le fond d'un unique rapport filial. Il est celui que je sens dans l'unité du vivre de Dieu et de son affect miséricordieux.

²⁵ Ce qui rend possible mon expérience d'autrui est loin d'être ma perception que j'ai de lui, mais notre co-appartenance primordiale au « Fond de la vie », ce Fond inconstituable par des techniques intentionnelles et qui est l'insupprimable même, le Fond sans fond de la vie qui s'auto-donne en tant que communauté. « La communauté, écrit Henry, est une nappe affective souterraine et chacun y boit la même eau à cette source et à ce puits qu'il est lui-même – mais sans le savoir, sans se distinguer de lui-même, de l'autre ni du Fond » (Michel Henry, 'Pathos-avec', in *Phénoménologie matérielle*, 178).

²⁶ « La compassion est l'accomplissement du sentir parce qu'en elle la sensibilité devient ce qu'elle reçoit. Ainsi, en se donnant, l'homme apprend à sentir et s'accommode en cherchant à dire ce qui le touche » (Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 164).

seule la misère peut écouter la misère, cette écoute ne fonde pas pour autant un partage de misère, mais elle fonde une *communion dans la misère* : quand un membre de cette communauté souffre, tous les autres membres souffrent également »²⁷. C'est seulement dans cette étreinte communautaire pathique que je suis le prochain de l'autre et qu'il est mon prochain, que je le connais dans mon sentir intérieur et qu'il me connaît dans son sentir intérieur. Cette communion vécue pathiquement dans la proximité immédiate n'implique aucune dissolution de la singularité des êtres souffrants, mais affirme leur vérité irremplaçable et imprenable dans l'unité du Fond de la Vie.

Dans la même blessure qui est le souffrir même de ma vie, je souffre la vérité de l'autre selon une auto-épreuve singulière. Dans la demeure de mon souffrir, là où la vie absolue m'engendre et ne cesse de m'engendrer dans son « se souffrir soi-même » comme elle s'auto-engendre, je subis le poids d'un souffrir communautaire vivant.

Donc, si je suis capable de me rapporter à l'autre dans ma passion subjective posée en moi dans le pathos de la vie absolue, c'est parce qu'à moi est donnée la possibilité d'éprouver le rapport à l'autre en ce lieu même où la vie absolue ne cesse de nous engendrer ensemble dans l'*Abgrund* de sa vérité une. Il y a là une unité fondamentale qui me lie à moi-même et à tout autre en Dieu et fait que la profondeur de la blessure vivante que creuse en moi la présence souffrante de l'autre ne m'est donnée que dans le souffrir de la vie absolue et de son fond affectif invisible. De là vient que nous ne pouvons être immédiatement affectés par autrui que là où nous nous trouvons constamment auto-affectés et donnés à nous-mêmes dans l'auto-affection de la vie divine. C'est dans l'unité pathique et praxique de la vie divine, source de toute communion archi-affective radicale, que chacun de nous est donné relationnellement à lui-même selon une co-donation originaire qui s'effectue dans chaque co-souffrir et chaque co-jouir vécus communautairement dans nos corps vivants.

* * *

Si je ne peux pas saisir le sens intérieur de la miséricorde par pur concept, c'est parce qu'il est une révélation excessive qui m'est donnée

²⁷ Emmanuel Housset, *L'intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 111 ; c'est nous qui soulignons.

immédiatement dans le sentir de Dieu. La miséricorde est ce qu’il y a de plus divin en Dieu et de plus humain en l’homme. Si en l’homme comme en Dieu, la miséricorde est première, c’est parce qu’elle est la source matricielle de tout pâtir, de tout agir et de tout connaître²⁸ effectifs. C’est elle qui constitue le sens intérieur de notre vivre communautaire et relationnel et qui conditionne notre agir moral et notre être éthique²⁹ et nous donne d’être justes dans la source de la justice. Vivre la miséricorde dans la pureté de sa donation primordiale, c’est la vivre là où elle nous constitue *fiils et filles de la Vie et frères et sœurs qui co-naissent intérieurement dans le co-souffrir d’une communauté christique habitée par l’Esprit*.

En dépit des déchirures intérieures qui transpercent violemment le cœur de notre humanité, nous sommes tous appelés « à faire grandir une *culture de la miséricorde*, fondée sur la redécouverte de la rencontre des autres : une culture dans laquelle personne ne regarde l’autre avec indifférence ni ne détourne le regard quand il voit la souffrance des frères »³⁰ et des sœurs. L’appel est déjà lancé pour refonder tout sur cette *culture du cœur* qui seule peut donner sens à toutes les formes de cultures et de savoirs.

*Pontifical Faculty of Theology
Holy Spirit University of Kaslik (USEK)
P.O. Box 446, Jounieh
Lebanon
E-mail: jeanreaidy@yahoo.fr
<https://orcid.org/0000-0003-2227-6668>*

²⁸ Loin d’être la résultante d’une ob-jektivation qui s’opère par ma conscience subjective constituante, la connaissance de l’autre, je la souffre, là où la vie absolue me donne de m’affecter connaissant en elle. Co(n)naître l’autre n’est et ne peut être que le fruit immédiat d’une *co-naissance pathique dans la vie* faite de *co-pathos* et de communion.

²⁹ « L’existence éthique n’advient, écrit Emmanuel Housset, qu’à celui pour lequel autrui surgit telle une grâce avant que d’être possible » (Emmanuel Housset, *L’intelligence de la pitié. Phénoménologie de la communauté*, 171).

³⁰ Pape François, *Lettre apostolique Misericordia et misera. En conclusion du Jubilé extraordinaire de la miséricorde*, § 20.